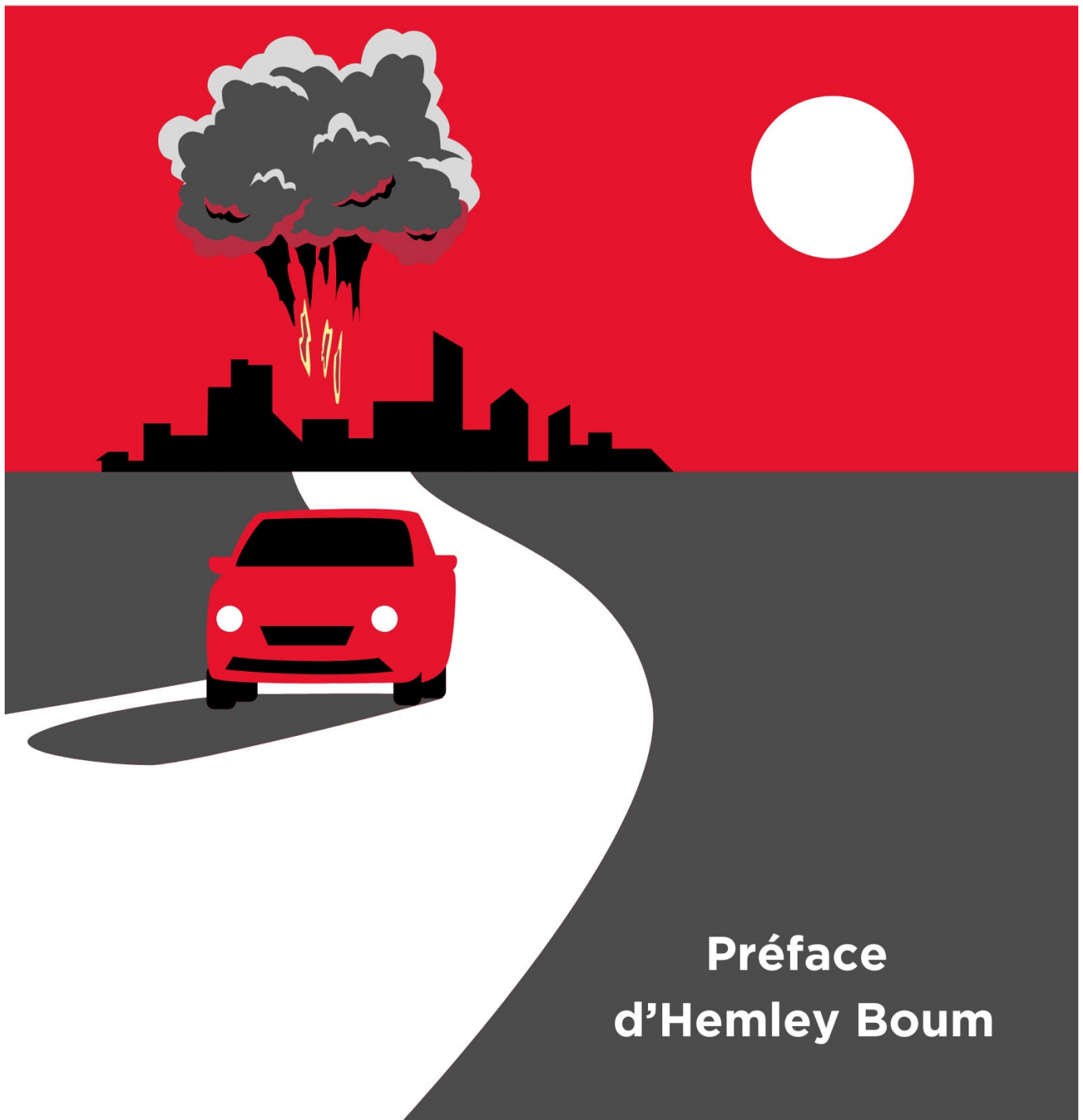


Sciences Po Alumni présente

LA BÊTISE ARTIFICIELLE

Et 29 autres nouvelles qui éclairent notre temps



Préface
d'Hemley Boum

Sciences Po Alumni

La Bêtise artificielle

Et 29 autres nouvelles qui éclairent notre temps

© Sciences Po Alumni, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6038-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ouvrage collectif dirigé par Maïna Marjany, rédactrice en chef adjointe du
magazine *Émile*, édité par Sciences Po Alumni

Préface

Danser ensemble

Par Hemley Boum

Lauréate du Prix littéraire des Sciences Po 2024 pour *Le Rêve du pêcheur* (Gallimard)

Lorsque je voyage en Occident, je me rends si je peux dans une de ces vieilles cathédrales qui décore chaque ville, les plus petits villages d'une couronne sacrée. Elles finissent par toutes se ressembler. De Paris à Tarragone, Prague, Rome ou Bâle, l'architecture moderne et le charme de l'ancien sont savamment entretenus, entremêlés. Ces édifices sont là, comme une réminiscence de ce que fut l'engagement des hommes dans leur foi, le désir d'une histoire contemporaine qui s'écrit en bégayant, éructant, hésitant qui, plus d'une fois, a perdu sa boussole, sa route qui, malgré tout, se veut héritière de la gloire passée, actée, indiscutable mise en scène par les cathédrales.

J'aime les cathédrales pas par sens du sacré, car ces architectures stylisées en disent davantage sur l'homme que sur un dieu quel qu'il soit. Je les aime parce qu'elles suscitent en moi un sentiment contradictoire fait d'admiration pour l'art, l'attention portée au tout ainsi qu'aux détails, et de pitié pour la vanité d'une telle œuvre. À l'échelle humaine, une cathédrale est aussi sublime et digne de respect qu'une termitière tout en étant bien moins essentielle. Cette débauche phénoménale de moyens, de réflexions, d'art, de beauté un peu gratuite pourrait disparaître du jour au lendemain sans que fondamentalement la race humaine n'en soit impactée. Le temps, la réécriture des croyances, l'agrandissement et, d'une certaine façon, la dilution du monde, la pléthore d'histoires contradictoires, en compétition et remises en question ramènent les cathédrales à leur plus simple expression. Le projet politique ayant justifié dans un territoire aussi vaste, en conflit perpétuel, une telle communauté d'intention et de travail s'est déplacé sur d'autres appuis, décalant dans son mouvement le lieu et le sens du sacré car le sacré comme tout le reste est politique. Il se trouve juste que, contrairement au sacré, le politique n'a pas vocation à être éternel et c'est cette contradiction irréconciliable qui rend les cathédrales si passionnantes. Elles nous en disent long sur la façon dont l'homme habite, transfigure son environnement, son élan à la fois splendide et dérisoire de renommer, de remodeler l'espace et le

temps. Car nous mourrons tous et déjà les cathédrales ne sont plus ce qu'elles étaient. Leur élégance de mastodonte de pierres froides, la lumière qui s'écoulent des vitraux, les cierges que l'on continue à y brûler, les vêpres qui rarement maintenant y sont célébrés, la foi que leur construction visait à magnifier, le fils de Dieu en croix qui inspira une oeuvre si grandiose : tout cela n'est plus que le souvenir d'un feu qui jadis brûla la terre entière et s'éteint inexorablement.

Il est fini le temps des cathédrales. Comme avant lui celui des temples grecs, des cimetières incas ou des pyramides. Ces lieux où l'homme tenta de s'inscrire dans une immortalité qui ne lui appartenait pas. Et pourtant, il n'y a jamais eu autant de croyants sur notre bonne vieille planète, jamais autant de dieux, d'idéologies, de certitudes, de pré-carré, de sacralisation de son petit lopin de terre promise. Nos sociétés, nos communautés, de même que nos corps, sont lestés de pierres où sont gravées chacune de nos convictions. Nous construisons avec opiniâtreté de gigantesques ouvrages, des murailles de roches et de cailloux sans interstice de lumière, nous avons oublié d'y ajouter des vitraux, des fenêtres, des ponts-levis pour accueillir et peut-être s'échapper si besoin est. Nous avons oublié ici et maintenant, de prévoir des chemins de traverse, des échappées belles, des puits de lumière, des cheminées, l'éventualité d'une rencontre qui bouleverse, rebat les cartes, ouvre l'horizon. Nous nous privons de la violence salvatrice d'une révolution. La révolution entendue aussi bien dans le sens étymologique : le mouvement qui seul rend possible de revenir à son point essentiel, ce qui compte vraiment, absolument quand tout le reste se désagrège. Les rivières qui partout, de tout temps connaissent le chemin de l'océan et y reviennent inexorablement. Ou au figuré, comme le phénomène extraordinaire qui fait vaciller si fort ce qui se sclérosait, les évidences mortifères que tout d'un coup le brin d'herbe repousse entre deux blocs de bitume et la vie victorieuse redevient envisageable.

Dans un sens Sciences Po est une cathédrale, c'est ainsi que de l'extérieur, je me la figure. L'École a été créée avec l'ambition extraordinaire de fabriquer des élites, ce qu'elle réussit très bien si on en juge par le grand nombre de personnes influentes formées depuis la fin du XIXe siècle, leur responsabilité dans les progrès mais aussi dans le chaos. Une fabrique suppose un moule, un archétype reproductible : jusqu'à quel point des mondes subjectifs, alternatifs peuvent-ils éclore, s'épanouir dans une structure dont l'ambition suprême est d'être une fabrique de maîtres du monde ? À combien d'autres usines à élites devra-t-elle se comparer dans notre réalité diffractée, et avec quelle légitimité ?

Le récit national qui raconte notre histoire commune d'un point de vue indiscutable est contesté à juste titre. Des pans entiers d'oublis volontaires ou non, de disqualifications, de ce qui a pu être considéré comme du déchet dans l'écriture et l'interprétation de notre espace commun sont à présent revendiqués. Personne ne souhaite désormais faire partie d'une civilisation qui l'assigne et l'enferme. De nouvelles légitimités se font jour, les libertés se conjuguent autrement, les complicités, des sonorités et des fraternités se libèrent de leurs appartenances traditionnelles et s'agrègent en fonction d'affinités qui se réinventent, hélas les détestations aussi. La partition même d'un concert des nations écrit à l'avance avec une place pour chacun n'a plus aucun sens. De la cacophonie, naîtra peut-être une harmonie nouvelle, peut-être...

Dans la plupart des chorégraphies traditionnelles africaines, l'homme et la femme dansent ensemble sans se toucher ou en se frôlant à peine. Chacun connaît son pas, son geste, et la réponse attendue de l'autre. La danse n'est pas une soumission à plus fort, à plus puissant. La danse n'induit pas une abdication d'office au partenaire responsable de guider. L'harmonie, la sensualité exultent de l'attention totale et libre à l'autre, dans le partage de l'instant en étant à la fois objet et sujet du désir de partager une danse. Est-ce que, à Sciences Po, on apprend à danser ?

Le retour d'Émile

Par Renaud Leblond (promo 86)

Journaliste, écrivain et éditeur, Renaud Leblond est également le descendant d'Henri Boutmy, frère du fondateur de Sciences Po. Avec son père, ils ont retrouvé dans le grenier familial de nombreux carnets et manuscrits appartenant à Émile Boutmy. Ensemble, ils ont écrit une biographie de leur illustre ancêtre, *Émile Boutmy, le père de Sciences Po* (Anne Carrière).

La rue Saint-Guillaume n'avait pas autant changé qu'il le pensait. Perpendiculaire au boulevard Saint-Germain et à la rue de Grenelle, elle accueillait des deux côtés d'une voie étroite quelques immeubles et hôtels particuliers qu'il avait bien connus. Un frisson le saisit en s'arrêtant devant le 27, là où son aventure avait pris corps. Il ne reconnut pas sur la façade le nom de l'établissement qu'il avait créé – l'École *libre des sciences politiques* – mais une étrange formule qui semblait inachevée et peu française, *Sciences Po*, surmontée d'un lion et d'un renard se faisant face. Pourquoi donc ces animaux ? Émile Boutmy sourit en repensant à la fable antique reprise par Machiavel. De mémoire – et il en avait une solide – cela disait : « Le Prince, devant donc agir en bête, tâchera d'être tout à la fois renard et lion : car s'il n'est que lion, il n'apercevra point les pièges ; s'il n'est que renard, il ne se défendra point contre les loups ; et il a également besoin d'être renard pour connaître les pièges, et lion pour épouvanter les loups ». « Pas mal, pas mal, songea-t-il en passant l'une des trois lourdes portes d'entrée – sans doute très récentes – qui menaient au grand hall. La formation des élites modernes est bien protégée ! ».

Jamais Émile n'avait oublié pourquoi et comment, avec quelques amis, il avait décidé d'organiser un nouvel enseignement destiné à produire des hommes libres et cultivés. Des hommes ouverts sur les réalités du monde et capables de présider aux destinées du pays. C'était en 1872, il y a plus de 150 ans, après le désastre de Sedan et la capitulation de la France face à la Prusse : diplomates, militaires, gouvernants, tous avaient failli par ignorance. Tous avaient été aveuglés par les derniers feux du Second Empire. Un traumatisme pour le jeune patriote qu'il était. Et pour toute une génération un peu perdue, sonnée, dont beaucoup étaient

prêts à relever le gant dans une République ressuscitée.

Alors qu'il confiait chapeau et pardessus à l'appariteur, comme il l'avait fait pendant plus de trente ans, avec un naturel qui déconcerta l'intéressé, il aperçut, tout au fond, au fronton de ce qui semblait être une grande salle de cours, ces trois mots : Amphithéâtre Émile Boutmy. « Ainsi donc, je vis toujours », se réjouit-il en constatant, amusé, qu'aucun étudiant autour de lui ne mettait un nom sur son visage. L'un d'eux, vautre sur un long banc en bois clair, parcourait une revue – sans doute celle de l'école – qui portait, elle aussi, le nom d'Émile. Il ne manquait plus qu'un portrait au mur, une gravure, une statue qui, forcément, devait se cacher quelque part. Il repeigna du bout des doigts sa barbichette grisonnante, réajusta son costume un peu large qui lui donnait un air un peu bohème et consulta au revers de sa veste sa montre à gousset. « Cette fois, c'est l'heure », pensa-t-il en visant l'escalier monumental – qu'il avait bien connu, celui-là – et qui le menait autrefois à ses appartements.

— Monsieur le directeur, quel infini plaisir ! s'exclama son hôte, Grégoire Meunier, en le voyant apparaître à l'étage. Avez-vous fait bon voyage ?

— De là où je viens, cher collègue, le temps se traverse beaucoup plus vite qu'on ne l'imagine.

Meunier sembla approuver. L'actuel directeur fut frappé par la douceur de sa voix et ce regard d'où jaillissait un mélange de volonté et de mélancolie. Il ne l'imaginait pas si petit, si fragile d'aspect. Il l'invita à entrer dans son bureau. Après avoir jeté un coup d'œil circulaire à cette pièce baignée de lumière qui fut longtemps sa chambre, Émile s'approcha, à pas lents, de la fenêtre. Depuis plusieurs mois, sa vue donnait des signes de faiblesse. Il admira néanmoins le jardin en pente qu'il avait tant aimé et crût voir les mêmes bordures de fleurs que dans sa jeunesse. Des roses, quelques dahlias. Seules, sur sa droite, les larges baies vitrées de l'amphithéâtre troublaient son souvenir. Les deux hommes s'assirent l'un en face de l'autre et, dans leurs yeux, on percevait ce même plaisir étonné d'une rencontre qu'hier encore aucun des deux n'avait cru possible. Meunier, qui vivait à cent à l'heure, courant de rendez-vous dans les ministères en réunions avec le corps enseignant, les étudiants, le conseil d'administration, avait demandé qu'on libère sa journée de toute obligation. Boutmy était de retour et rien d'autre ne comptait.

— Jamais, commença Émile, nous n'aurions bâti cette institution sans la

duchesse de Galliera. C'est elle qui m'a donné le million de francs or nécessaire pour acquérir cet hôtel particulier. Quelle générosité ! Il faudrait lui rendre hommage. Un buste ? Une plaque ?

— Elle a déjà son profil sculpté au pied de la bibliothèque, je vous le montrerai en partant, mais vous avez raison, on pourrait faire davantage. En France, contrairement aux États-Unis, on est encore trop ingrats avec les donateurs. J'y travaille.

— De quelle manière ?

— Depuis plusieurs mois, dans le grand amphithéâtre, les anciens ont la possibilité d'acquérir un siège et d'y graver leur nom pour 10 ou 99 ans. On s'offre une place « en Boutmy », comme on dit aujourd'hui !

Émile haussa les épaules. L'initiative lui paraissait astucieuse mais un peu trop flatteuse. Meunier tira brusquement sa chaise vers l'avant et s'approcha de lui.

— Et cette duchesse providentielle, comment l'avez-vous connue ?

— Mon père, Laurent Boutmy, avait beaucoup de relations. Il est mort beaucoup trop tôt, à quarante-trois ans, en essayant de monter dans un train. J'avais tout juste quinze ans. Tout le monde l'a oublié. Avec Émile de Girardin, mon parrain, il avait pourtant créé *La Presse*, le premier grand journal populaire. Il voulait un journal à la fois instructif, qui parle enfin d'actualité internationale, et distrayant, avec des feuilletons littéraires en bas de page. Il fréquentait l'entourage de Louis-Philippe et les grandes familles d'entrepreneurs parmi lesquelles on comptait les Galliera. Quand j'ai parlé de mon projet d'École libre à la duchesse, chez elle, au 57 rue de Varennes, elle a tout de suite acquiescé.

— Au 57 dites-vous ?

— Eh bien oui, pourquoi ?

— C'est aujourd'hui l'hôtel Matignon, le bureau du Premier Ministre, là où se négocient nos subventions. Amusant ».

Émile laissa passer un silence, fixant son attention sur une photographie colorée où l'on voyait Meunier, dans une large robe noire chamarrée de mauve, remettre des diplômes à des étudiants.

— Je vois votre étonnement, relança Meunier. Le monde a changé, l'école a évolué, mais le désir de tradition et de solennité n'a jamais été aussi grand. C'est ainsi : l'époque revisite volontiers l'histoire, parfois avec véhémence, et se complaît dans les habits de nos aînés.